

Au Musée national de l'homme, les indiens revivent

Norman Pagé

Volume 21, Number 83, Summer 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pagé, N. (1976). Au Musée national de l'homme, les indiens revivent. *Vie des Arts*, 21(83), 46–49.

AU MUSÉE NATIONAL DE L'HOMME, LES INDIENS REVIVENT

Norman Pagé



Les musées de l'Homme ont eu jusqu'à présent, dans l'opinion publique, une réputation peu enviable. Perçus généralement comme des lieux poussiéreux où sont accumulés les objets les plus hétéroclites: les *objets de musée*, seuls les collectionneurs, les chercheurs, les dilettantes de passage et quelques touristes égarés s'y aventuraient.

Le nouveau Musée National de l'Homme, à Ottawa, pour sa part, vient aujourd'hui contredire cette opinion. Après cinq longues années de restauration méthodique, voilà qu'il n'a pas seulement fait peau neuve, mais qu'il s'ouvre au public transformé de fond en comble. Au risque de décevoir les habitués, de surprendre les visiteurs et de séduire tous les jeunes et moins jeunes qui ont au cœur un certain sens de l'aventure humaine.

La vénérable *forteresse victorienne* n'a pas été divisée en salles d'exposition classiques mais, tout au contraire, en dédales, labyrinthes, demi-étages, galeries, dessinant comme un long cheminement plein de mystères, de sons et de lumières... celui même de l'homme au gré de son aventure depuis plus de 28,000 ans sur notre coin de planète, avec cette seule différence qu'ici, à l'un ou l'autre tournant, on indique: EXIT...

Ce musée est, avant tout, l'illustration d'une aventure fascinante. Et rien n'y est imaginé. Les dioramas, les projections de diapositives, les films, les documents sonores, les étalages de pierres éclatées, squelettes, poteries, outils, armes ou masques nous le prouvent avec la plus grande rigueur scientifique. Étonnant bilan également: notre histoire ne commence pas avec Jacques Cartier. Rien de tout ce musée n'est peut-être plus impressionnant que cette section de la première galerie, *Le Canada avant Cartier*, qui nous «révèle les fouilles menées par la Commission Archéologique du Canada, entre 1966 et 1973, au village de Kitkatla, près de Prince-Rupert, en Colombie britannique. Il

ne s'agit pas de moulages ou de maquettes. C'est le site lui-même que l'on a transporté, ses coquillages, ses concentrations de pierres, ses dépôts d'instruments et d'ornements; travail énorme de reconstruction accompli avec le plus grand souci de véracité. Les objets se distinguent selon leur usage, pêche, menuiserie, chasse, guerre, les plus primitifs se trouvant dans les couches les plus profondes. Au fond des puits, gisent des squelettes de Tsimshians, peuple ayant occupé ce site pendant plus de mille ans, depuis une époque remontant à quelque 3000 ans avant J.-C. On ne peut examiner ces vestiges sans éprouver le frisson d'émotion qui doit saisir l'archéologue mettant au jour, dans les entrailles de la terre, une histoire à laquelle nous sommes tous rattachés. Comme d'autres ont exploré l'espace, l'archéologue explore le temps et nous révèle dans cette présentation saisissante le défi de son aventure. « Cette salle est un enseignement sur l'archéologie moderne et ses méthodes », selon la fiche documentaire du Musée. Cet enseignement se poursuit dans les corridors adjacents sous les formes les plus variées, depuis la présentation sur graphiques des techniques d'analyse et de datation au radiocarbone jusqu'à cet émouvant hommage aux figures de nos plus célèbres archéologues: Jenness, Smith et Wintenberg.

Dans les trois autres galeries, l'ethnologie l'emporte de toute évidence sur l'archéologie. Les organisateurs n'ont puisé dans les collections du Musée (en particulier dans la riche collection Speyer, acquise récemment) que pour illustrer leur objectif pédagogique bien déterminé: avant tout parler aux visiteurs de l'origine et de la destinée humaines, éveiller l'intérêt, provoquer des interrogations.

Les Peuplades des longues habitations que l'on retrouve dans la deuxième galerie groupent Ériés, Pétuns, Hurons, Mohawks, Oneidas, Senecas, Cayugas et Iroquois. Autant de peuples nomades qui, dès le 10^e siècle, vivaient autour des Grands-Lacs et sur les rives du Saint-Laurent. Peu de vestiges de ces pêcheurs au harpon ou au dard et de ces chasseurs à l'arc et au collet mais, à travers une savante exposition thématique, des témoignages étonnants de leur vie de clan (conseil de ligue, festivités, rites), de leurs mythes (Hadu'i, les Trois Sœurs), de leurs habitations (modèle grandeur nature d'un type de *longue habitation*), comme évidemment de leurs costumes, armes, outils, etc. A notre grand désarroi, les derniers graphiques nous présentent le sort que leur a réservé l'histoire par le biais de l'arrivée des Blancs.

De même pour *Les Chasseurs de bisons*, qui occupent la troisième galerie. Les enfants retrouvent là avec joie la tente-abri (*tepee*) de

leur livre illustré, l'imposant bison des plaines, des jouets et des armes de tout genre, mais les adultes s'étonneront sans doute davantage des adaptations successives de ces tribus aux divers bouleversements provoqués par l'intrusion des Blancs: commerce des chevaux, traite des fourrures, jusqu'à cette expansion du réseau ferroviaire à travers le Canada qui devait finalement les faire basculer sous le contrôle gouvernemental.

La dernière galerie, ouverte au public en novembre dernier, rassemble les plus étonnantes œuvres d'art des indigènes de la Côte du Pacifique: *Les Enfants du Corbeau*. Nous y retrouvons différents vestiges des Tlingit, Tsimshian, Haïda, Kwakiutl, Bella Coola, Nootka et Salish.

Cette galerie se révèle le haut lieu d'un art dont nous avons trop longtemps sous-estimé la qualité. Art étrange et puissamment dramatique que Claude Lévi-Strauss vient particulièrement de remettre en lumière dans son étude sur

1. Le Musée Victoria comme on ne peut plus le voir. Aujourd'hui, des immeubles, aux coins des rues Metcalfe et McLeod, réduisent la visibilité aux portes centrales.

2. Masque de danse ouvrant et double. A l'intérieur, représentation du Corbeau, l'esprit créateur. Côte du Pacifique, vers 1900.





La Voie des masques, retrouvant, dans cette forme d'expression des Indiens de la côte Ouest, le «lieu magique où les rêves de l'enfance se sont donné rendez-vous».

La facture, le style, les formes de cet art ne font plus sourire mais déconcertent et fascinent. Notamment, ces sculptures de bois peints: têtes d'oiseau, d'animal ou d'homme, suspendues dans la nuit, sous la lumière tremblante du feu rituel. Terrifiants, ricaneurs ou angoissés, ces êtres surnaturels, sculptés avec soin et peints dans de puissants tons de bleu, de rouge ou de noir, atteignent un sommet d'expression pour le moins comparable à celui des masques les plus célèbres d'Afrique ou d'Océanie. Dans l'espace qui leur a été réservé près d'un lieu de repos situé à mi-étage de cette galerie, ils hantent le cœur de la longue forêt colombienne reproduite en arrière-plan (murale photographique longue de 56 pieds représentant, à partir du négatif original sur plaque de verre déposé par les Archives Publiques, le village Haïda de Skidegate, Iles-de-la-Reine-Charlotte, 1878). Dans les montres, d'autres masques d'une ingénuité et d'une complexité surprenantes: masques dédoublés, fendus, amovibles, à effets multiples, que les danseurs qui les portaient, actionnaient avec des ficelles. Et pour mieux saisir l'envoûtement de cet «art en mouvement», il faut pouvoir s'arrêter longuement devant le film projeté en permanence sur un des murs de cette galerie: version abrégée du célèbre documentaire *The Land of the Head Hunters* tourné par Edward Curtis, à Alert Bay, en 1914, et réédité, en 1972, par Bill Holm et George Quimby, sur un scénario Kwakiutl et interprété par des Kwakiutl. Quelle image féérique, parmi d'autres, que celle de ces immenses pirogues émergeant du brouillard, dominées par des hommes-oiseaux battant des ailes au rythme des pagayeurs...

Et tout autour de la même galerie, comme pour faire éclater en dimensions démesurées la maquette du village Haïda exécutée par Art Price, cinq immenses piliers ou mâts sculptés représentant ou le grizzli familier (Kwakiutl), ou les aigle, chabot, castor et grenouille des armoiries du chef Masset (Haïda), ou l'ogresse Tsionogria du village de Nawhitti. Et combien plus belle encore et plus émouvante: *Debout sur la plage*, cette pure figuration de l'ancêtre du peuple Tsishaat (Nootka), où se révèle toute la sensibilité et le pouvoir créateur de ces aborigènes.

Mais il faut bien l'avouer en concluant, malgré des efforts d'imagination surhumains pour recréer ces mondes fascinants (l'îlot du centre, les murales infinies, l'espace poétique des textes mythiques ou légendaires gravés sur les murs en trois langues), *Les Enfants du Corbeau* vivent à l'étroit au milieu de cette galerie. Les mannequins, pourtant si majestueusement drapés, sont emprisonnés. Les quelques célébrités du Potlatch, cette fête rituelle éblouissante, semblent s'ennuyer. Même les nobles ancêtres sont coincés. Et c'est dommage. Ils méritaient, comme leurs survivants, un meilleur espace vital.

Et chacun, au sortir de cette galerie, réentend ces mots de Claude Lévi-Strauss qui n'ont pas fini de nous étonner: «Je considère que la culture des Indiens de la Côte nord-ouest a produit un art égal à celui de la Grèce ou de l'Égypte»...



3. Cuivre probablement Haïda provenant de la Collection de lord Bosson et donné au Musée National de l'Homme, en 1955. Il mesure 29 pouces 1/2 sur 20 1/2.

4. Coffre en bois attribué aux Tsimshian de la tribu Gitwanga et recueilli en 1918. Probablement d'origine Haïda ou Nisga, il est décoré d'un animal en relief et comporte un couvercle évasé.

5. Masque religieux à effigie de faucon. Les yeux sont en bronze, et il est décoré de plumes d'aigle, d'écorce, de branchages et de coton rouge ainsi que de cheveux humains châtains. Provient de la tribu Kwakiutl d'Alert Bay et a été recueilli en 1922.

6. Cette queue — instrument qui servait à gratter la peau des animaux qu'on tuait — est la plus ancienne pièce connue du Nouveau Monde. Elle constitue la preuve d'une présence humaine sur le continent qui remonte à 27,000 ans. Ottawa, Musée National de l'Homme. (Phot. Richard Garner — Toutes les photos proviennent du Musée.)

